Document généré le 11 oct. 2024 23:16

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Anne Hébert, Prix Fémina 1982
La plus haute fidélité

René Dionne

Numéro 29, printemps 1983

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39769ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dionne, R. (1983). Anne Hébert, Prix Fémina 1982 : la plus haute fidélité. *Lettres québécoises*, (29), 16–16.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Anne Hébert
Prix Fémina 1982

La plus haute fidélité

Ces Dames du Fémina, comme on les appelle parfois, ont le jugement sûr quand elles se mettent d'accord pour décerner leur prix à un écrivain canadien. En 1947, elles avaient eu l'heur de reconnaître *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy; cette année, elles n'ont pas manqué de récompenser Anne Hébert et ses *Fous de Bassan*. Dans l'un et l'autre cas, Canadiens et Québécois ont applaudi à l'unanimité.

En 1947, Gabrielle Roy commençait sa carrière; elle a tenu la promesse de ses débuts: de *Bonheur d'occasion* (1945) à *Ces enfants de ma vie* (1977), la vie entière de cet écrivain a été consacrée à l'écriture dans un labeur incessant. En 1982, Anne Hébert compte une dizaine d'oeuvres, fruits d'une application continue. Dans les deux cas, nous sommes en présence d'écrivains fidèles à elles-mêmes, à leur travail et à leurs thèmes, sans compromission aucune, sans concessions aux modes. Gabrielle Roy nous présente surtout un vaste pays et ses habitants; Anne Hébert, un espace intime et ses démons. Toutes deux appartiennent fondamentalement à une même période littéraire, celle que nous avons appelée «l'Âge de l'interrogation» et située entre 1939 et 1958.

L'on ne dira jamais assez l'importance de cette période dans le développement conjoint de la littérature et de la conscience nationales. En cessant de se mettre collectivement au service du national pour se pencher davantage sur l'individu et explorer son moi profond, les écrivains de cette période ont paru, aux yeux de certains qui leur en ont tenu rigueur, déserter leur pays; et pourtant ce sont eux qui l'ont trouvé et construit, car un pays, ce n'est pas d'abord un espace géographique, mais un habitat. Les écrivains de cet «âge» ont préparé la Révolution tranquille et mis notre littérature sur la carte du monde. Romanciers, ils s'appellent Gabrielle Roy, Roger Lemelin, Yves Thériault, Robert Charbonneau, André Giroux, Robert Élie, Jean Simard, André Langevin; poètes, ils se nomment Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Anne Hébert et Rina Lasnier. En s'attachant à l'universel humain qui se retrouve en chacun de nous, Canadiens et Québécois, ils ont donné à notre être la profondeur qui crée l'espace solide et à notre verbe la parole qui échappe au psittacisme collectif.

Photo: Athé

C'est à ce milieu d'écrivains qu'il faut rattacher Anne Hébert si l'on veut comprendre la grandeur et la portée de son oeuvre dont le secret réside dans la fidélité à une quête d'authenticité. Depuis son premier poème («Sous la pluie», publié dans *le Canada français* en avril 1939) jusqu'aux *Fous de Bassan* (1982), cet écrivain (poète, romancière, dramaturge) n'a jamais recherché que la parole la plus juste. Poème après poème, livre après livre, cet «oiseau qu'on a» a multiplié les appels dans la ténacité des années et l'économie des mots. Ainsi, peu à peu, Anne Hébert a franchi des frontières, — des murs à peine, des signes de murs posés en couronne autour de soi, autour de nous, — et ouvert des avenues nouvelles à notre littérature. Après avoir rompu les digues familiales avec *le Torrent* (1950) et avoir atteint les profondeurs de l'interrogation avec *le Tombeau des rois* (1953), elle a lancé le roman-poème avec *les Chambres de bois* (1958).

Commençait alors l'ère de la littérature québécoise et un nationalisme nouveau, soufflant sur la province à la mode de l'ancien, s'asservissait maints écrivains. Anne Hébert ne s'y laissa point prendre. Elle savait d'instinct et par principe que la plus grande fidélité est celle que l'écrivain voue à lui-même; croyant vraiment à «la vertu de la poésie», elle croyait aussi que le salut «vient de toute parole juste, vécue et exprimée». À l'automne de 1970, elle publiait *Kamouraska*. Les échotiers d'Octobre achèvent de passer; demeure Élisabeth d'Aulnières, «femme noire, vivante, datant d'une époque reculée», dont on craint encore comme une menace perpétuelle «la faim de vivre [...], féroce et entière, accumulée sous la terre, depuis des siècles». Soeur Julie de la Trinité hante toujours notre couvent national, qui n'a que changé de religion (l'habit ne fait pas le moine), et quelque part entre cap Sec et cap Sauvagine souffle toujours ce vent trop fort «qui entête et rend fou», et ça me dit à moi, comme à Félix-Antoine Savard la folie de Menaud, que c'est un avertissement: les humains passent, et les humaines, mais les éléments restent et «ce coeur au poing comme un faucon aveugle».

René Dionne